



par
Nicolas Bourriaud

Au dépôt

L'été dernier, on pouvait voir les travaux du duo d'artistes américains Guyton/Walker à Paris (galerie Air de Paris) et à la biennale de Venise. Leur travail révèle les nouvelles modalités de la production et de la diffusion des images aujourd'hui : leurs expositions, qui mêlent des toiles réalisées à l'aide d'un scanner et des pots de peinture étiquetés de motifs pop, ressemblent à des vues d'atelier, au savant désordre d'un studio de design. Mais à y regarder de plus près, ce qui nous faisait penser à un espace de travail pourrait aussi évoquer le dispositif sophistiqué d'une boutique branchée. D'ailleurs, que reste-t-il aujourd'hui entre les deux ? Ces dernières années, l'exposition passait presque pour quantité négligeable dans le monde de l'art : les collectionneurs faisaient leurs emplettes directement dans l'atelier, et la présence des œuvres dans un espace public n'était guère plus utile que comme showroom ou comme support promotionnel... L'existence des livres, des films, des œuvres d'art, semble désormais se dérouler en deux temps : tout d'abord celui de la sortie, de la parution ou du vernissage ; ce premier temps se réduit de plus en plus à celui de la campagne promo, c'est-à-dire au moment de diffusion médiatique de l'objet, traité comme une information à relayer davantage que comme une œuvre dont il s'agirait d'analyser le rayonnement dans un paysage culturel et la « productivité » en termes de pensée plastique. Qu'est-ce qu'une exposition, de nos jours ? Une info. Et notre combat consiste, entre autres, à faire en sorte qu'elle redevenue ce qu'elle a toujours été à nos yeux : une matière vivante. Cela passe par une réhabilitation de la critique, qui se voit réduite dans les médias à la portion congrue. Une fois achevé ce bref premier instant de la vie des objets culturels, que se passe-t-il ? C'est le « retour sur info » qui fait cruellement défaut. Il est rarissime de lire dans un magazine, encore moins dans un quotidien, le moindre effort de réévaluation de l'objet en question, le moindre souci de suivi : tout se déroule comme si le livre, le film, l'exposition, s'étaient tout simplement évaporés dans les entrepôts du grand magasin culturel. Survient alors la seconde période, celle de leur exploitation à plus long terme, qui se confond parfois avec leur archivage pur et simple, ou, au mieux, à leur disponibilité sur des sites Internet spécialisés. La vitrine, puis les stocks. Ne pourrait-on plus être en léger décalage, ou tout simplement en retard ? Marcel Duchamp pensait que le présent était toujours en retard sur lui-même : il décrivait ainsi sa *Mariée mise à nu par les célibataires, même* comme un « retard en verre ». L'art fonctionne exactement comme tel, comme un « retard » à travers lequel nous pouvons voir le monde, mais l'ensemble du dispositif médiatique s'oppose à cette vision des choses et entend nous faire « vivre l'info en direct vingt-quatre heures sur vingt-quatre ». C'est de cette nouvelle distribution entre le direct, le différé et l'archive, de leur friction récurrente, que se nourrissent d'ailleurs certaines pratiques qui insistent sur le caractère unique et singulier de l'œuvre d'art. Les scénarios minimalistes que l'artiste Tino Sehgal fait interpréter dans les galeries d'art par des acteurs ne génèrent ainsi aucun document visible a posteriori. Seul subsiste, léger dépôt, la trace d'un acte commercial : quelque chose a été passé d'une personne à l'autre, et nul ne peut le voir, sinon les intéressés. Libre à chacun de choisir son camp dans la bataille culturelle : celui du direct ou celui du différé...